

ante ans, avec une petite fille sur les bras, il se sentait décliner rapidement.

Voulant assurer un soutien à l'enfant et connaissant le cœur de Louise, il lui offrit son nom, sa maison, et, pendant les six mois qu'il vécut encore, il put croire réellement qu'il avait deux fi les.

Voilà comment Louise, devenue Mme Brunand, se trouve mère sans l'avoir été, comment la coupe du souvenir est toujours restée entre ses mains, et comment j'ai le plaisir de t'annoncer un prochain mariage, où j'espère que tu voudras bien figurer comme témoin.

— Certes ! Trop heureux d'avoir ainsi la preuve qu'il n'y a pas toujours aussi loin qu'on le croit de la coupe aux lèvres.

ROBERT HYENNE.

PETIT SOLDAT



U large de la grande mer, le bateau filait, majestueux, emportant les soldats de la France.

Sar le pont, le lieutenant Henri Valmor, de l'infanterie de marine, se promenait l'air furieux, ce jour-là, en fumant son cigare à coups précipités.

— Ce diable de Tonkin,

on n'y arriverait donc jamais... Vingt-cinq douzaines de pipes !... déjà trente jours de traversée... je vous demande un peu !... pas de raisons pour que ça finisse.

— Pardon, mon lieutenant, me voici.
— Ah !... c'est toi... tu t'appelles Vigneron ?

— Oui, mon lieutenant, Jacques Vigneron.
— Et tu es de la Creuse ?
— Oui, mon lieutenant.
— Ah !... très bien... et... sais-tu pourquoi je t'ai fait demander ?
— Non, mon lieutenant.
— Ah !... eh bien ! c'est pour te dire que je sais de la Creuse, moi aussi... Et que faisais-tu chez toi ?

— Je travaillais not' bien, mon lieutenant.
— Ah !... très bien !... très bien !... et tu ne t'ennuies pas, au moins, au régiment ?...
Le petit soldat sentit comme une envie de pleurer qui l'étreignait à la gorge et balbutia :
— Dame ! mon lieutenant, la vieille mère... le pays... Et puis, pourquoi qu'on nous envoie là-bas !

Valmor redressa sa haute taille :
— Alors, comme ça, ça t'embête d'aller au Tonkin ?... je le vois bien, que diable !... qu'est-ce qui m'a fiché un gars comme ça ?... Écoute, reprit-il gravement, là où est le drapeau, c'est le pays, c'est la France... As-tu compris ?

— Oui, mon lieutenant.
— Et te battras-tu bien, au moins ?...
— Oh ! oui ! mon lieutenant.
Et le petit soldat eut un éclair dans les yeux.
— C'est bien ! va !
Il s'éloignait, Valmor le rappela.
— Et... tu sais... mon garçon... viens me dire bonjour de temps en temps... nous causeons... et puis, ne t'ennuie pas... c'est bête... Allons, va, maintenant.

* *

Valmor avait tracé son chemin à coups de sabre. Adoré de ses hommes, qui aimaient sa brusquerie, sa bonté, sa justice ; intelligent, comprenant admirablement la guerre des colonies ; c'était un type militaire complet. Il remarqua pendant la traversée Jacques Vigneron, arrivé au régiment depuis un mois. Il vit cette petite figure pâle, ces grands yeux francs et doux dont le regard errait parfois tristement sur la grande mer, vers la France disparue. Il s'informa, intéressé, apprit que ce soldat était un compatriote et s'attacha à lui, tout naturellement, par ce besoin qu'éprouve la force de protéger la faiblesse.

Valmor n'avait qu'un défaut. Brave soldat, il n'était pas bon chrétien, oh ! ni impie, ni incrédule, mais indifférent : la vie de garnison l'avait gâté.

Jacques Vigneron, lui, n'avait pas eu le temps de subir cette influence ; élevé pieusement par sa mère, il accomplissait simplement, sans forfanterie, ses devoirs de chrétien... Au reste, soldat exemplaire, aimé de ses chefs, et brave, malgré son air timide.

* *

Au Tonkin, à l'ambulance.
Jacques Vigneron est là, étenda sur son lit. La Sœur spongie doucement son pauvre front mouillé. C'est Valmor qui entre.

— Eh bien ! ma Sœur ?
— Mon lieutenant, ce sera bientôt fini... je crois...
— Ah ! diable !... que dites-vous là ?...
— Oui, mon lieutenant, monsieur le major n'a pu extraire la balle, et...

— Eh bien ! Jacques, me reconnais-tu ?
— Oh ! oui, mon lieutenant.
— Il faut guérir, voyons !...
Le blessé secoua la tête.
— Aussi, je te demande pourquoi es-tu venu te mettre juste devant moi au moment où l'autre m'ajustait ?

Cela était dit avec une brusquerie apparente qui cachait mal l'émotion.
Jacques regarda Valmor :
— Au catéchisme, mon lieutenant, marmura-t-il, on nous enseignait de se dévouer pour son prochain... Et puis... vous... mon lieutenant, si bon pour moi... Pauvre mère !...
Le lendemain, en terre annamite, au grand soleil d'Asie, on creusa sa tombe.

Quand le cercueil descendit dans la fosse, les soldats présentèrent les armes, et le drapeau de la France s'inclina, bénissant.

Et Valmor se souvint. Pendant que l'aumônier récitait les dernières prières, sa pensée l'emporta. Il se vit dans les rizières... son sabre brisé... le revolver au poing, brûlant ses dernières cartouches... Un Pavillon-Noir le mettait en joue. Soudain, une poitrine se dressait devant sa poitrine, recevait la balle à lui destinée, en même temps qu'une voix bien connue criait : " Vive la France, mon lieutenant ! "

Oh ! ce dévouement !...
Alors, sur la terre fraîchement remuée, devant ses soldats debout sous les armes, Valmor, d'un grand signe de croix, marqua son front et sa poitrine, — cette poitrine qu'avait préservée celle du petit soldat...
Et une larme roula sur son visage bronzé...

PIERRE ROBERT.

LE RAYON DE SOLEIL

Un matin, un rayon de soleil entra dans ma chambre.

C'était un joli rayon de soleil, gai, leste et pimpant, un peu frêle et ténu, mais délicat et luisant, et affectant des allures très cavalières.

Hardiment il avait pénétré à travers les fentes des rideaux, et, d'un bond preste, sauté sur le tapis, où il se mit à cabrioler avec fantaisie. Mais, s'ennuyant bientôt, il s'élança de-ci de-là, capricieusement, alla caresser des rondeurs de choses, se laissa glisser le long d'arêtes vives, s'accrocha à des pointes et des saillies, s'amusant à se promener partout, se regardant dans mon miroir, se cachant sournoisement dans des recoins.

Et il poursuivit sa course folâtre, vagabondant à l'étonnément de tous côtés, sans prêter d'attention à ma présence, en coquet et fringant petit rayon de soleil qu'il était.

Et je m'amusais à le regarder, quand il me vint à l'idée de l'emprisonner pour qu'il ne pût s'envoler, pour que je l'eusse toujours à ma disposition, prêt à le faire s'ébattre joyeusement sous mes yeux aux heures de brume et de tristesse.

Car les rayons de soleil viennent rarement danser et cavalcader dans ma chambre. Et, d'ailleurs,

celui-là était le plus joli rayon de soleil que j'eusse jamais vu.

Alors je pris un flacon de cristal et j'essayai d'attraper le rayon et de l'enfermer dans ce flacon. Mais à peine étendais je la main pour le saisir qu'il s'échappait furtivement, bondissait à l'extrémité de la chambre, en haut, en bas, à droite, à gauche, voletait partout avec de si prestes gambades que je ne pouvais le suivre. Et, de temps en temps, pour me narguer, il venait se poser sur mon bras ou même sur ma paupière et s'esquiva aussitôt.

Enfin, soit qu'il y eût mis de la bonne volonté, soit que je fasse vraiment arrivé à le surprendre, il se laissa atteindre. Je parvins à le cueillir au vol et je l'enfermai dans le flacon de cristal que je serrai précieusement.

Et, un jour que j'étais morose et soucieux, pour m'égayer, la pensée me vint de délivrer mon joli rayon de soleil et de le faire gambader joyeusement devant mes yeux.

Et j'ouvris le flacon de cristal.
Mais le flacon était vide.

LÉON GANDILOT.

LE VICE-ROI DE CHINE

On annonce que, sur sa demande, Li Hong-Tchang a été investi du commandement en chef des opérations militaires. Le vice-roi a établi son quartier-général à La-Tai, près de Kai Ping.

Li Hong-Tchang, né le 16 février 1823, dans la province de Ngan-Hoei, était le fils d'un pauvre lettré. Il se fit remarquer au moment de la révolte des Taïpings en se mettant à la tête d'une petite troupe et en combattant les insurgés. Sa conduite lui valut les fonctions de secrétaire du commandant militaire des provinces de Kouang-Toung.



LI-HONG-TCHANG, vice-roi de Chine

En 1861, l'appui du marquis de Tseng fit obtenir à Li-Hong-Tchang le poste de gouverneur de Sse-Tchuen, qu'il reprit aux Taïpings. Il reçut, à l'occasion de ce fait d'armes, le titre honorifique de gouverneur du prince impérial et la noblesse de troisième rang.

Dès lors, son influence ne fit qu'augmenter, et successivement il devint haut commissaire chargé de la défense des marches frontières, surintendant du commerce, membre du conseil privé, et enfin vice roi du Petchili.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Une chambre de malade doit, autant que possible, être dégarnie de tout meuble qui n'a pas son utilité directe pour le malade. On a toujours trop de meubles, et rarement assez de place. Une propreté scrupuleuse doit y régner, et, si l'on peut avoir une pièce contiguë de telle façon que l'une des chambres puisse être largement aérée pendant les heures où l'autre sera occupée par le malade, on aura réalisé ce que l'hygiène est en droit de réclamer.